

Roman de CONSTRUIRE famille



Trois personnages du film «Arthur Rimbaud, une biographie», de Richard Dindo

1991, c'est aussi les cent ans de la mort d'Arthur Rimbaud. Pour le cinéaste suisse Richard Dindo, l'occasion de dire l'échec de toute utopie

Petit-fils d'immigré italien, hanté par l'absence du père, partagé aujourd'hui entre Paris et Zurich, le cinéaste suisse Richard Dindo n'a eu de cesse, film après film, de se construire une identité. Toute son œuvre n'est, au fond, que la création d'un vaste «roman de famille». Un univers où se côtoient les Suisses de la Guerre d'Espagne, le «traître à la patrie» Ernst S., l'acteur et cinéaste Max Haufler, mais aussi et surtout le grand auteur de *Stiller* (Max Frisch, *Journal I-III*, 1983) et Arthur Rimbaud, auquel il vient de consacrer une magnifique biographie filmée.

Dans ce roman familial, Rimbaud joue un peu le rôle du grand frère. Il est, comme l'affirme Dindo, «une métaphore de la nécessité vitale de la rébellion, mais aussi de son échec inéluctable». En ce sens, une figure pro-

fondément actuelle: «Jamais, en effet, les jeunes n'ont eu aussi peu d'espoir de construire un monde nouveau». Difficile, ici, de ne pas penser aux jeunes Zurichois de son film précédent, *Dani, Michi, Renato & Max* (1987), victimes de la répression policière.

Si Rimbaud est un «frère», Max Frisch est, lui, une «figure paternelle». Celui qui, par son écriture et sa pensée contestataire, va réconcilier Dindo avec ses origines, lui donner une «patrie»: le langage. Portée par des voix, donc toujours musicale, la parole est avec le temps, les lieux et le montage, l'une des composantes-clés de son cinéma. Révolutionnaire, elle est d'abord libératrice: l'expression de la rébellion, que ce soit à travers la poésie sublime d'un Rimbaud ou la parole difficile, mais non moins digne, que Dindo s'efforce de rendre à tous les acteurs muets et témoins bâillonnés de l'histoire.

Parole créatrice de mythes

Mais la parole n'est pas seulement politique. Elle est aussi fondatrice. Mieux, créatrice de mythes. Une dimension essentielle. Car, pour le biographe Dindo, enquêter sur la vérité d'un homme n'est pas seulement le replacer dans son contexte collectif (Marx), plonger au cœur de sa famille et de son enfance (Freud), reconstituer le temps perdu à travers la mémoire des lieux où il a vécu (Proust). C'est aussi, par le langage propre du cinéma, déconstruire tous les mythes qui voilent cette vie et la travestis-

sent. Autrement dit, revenir à la source en interrogeant ceux qui, par leur parole, ont créé ces mythes.

Voilà pourquoi Dindo, dans *Arthur Rimbaud, une biographie*, fait, à travers des acteurs, jouer et parler la sœur, la mère et les amis (Verlaine, etc.) du poète. En confrontant ces «entretiens fictifs» (filmés sur pellicule) au «monologue intérieur» du poète (illustré par des images vidéo), il va chercher à désacraliser le mythe Rimbaud, à faire apparaître l'être humain derrière le poète. Comme il le dit: «Un homme qui, brisé par l'utopie collective de la Commune de Paris, est mort bêtement, après avoir renié son existence et trahi sa poésie pour redevenir l'esclave de sa mère».

Ni nostalgie ni désespoir

On peut adhérer ou non à cette interprétation. L'essentiel n'est pas là. Il est dans la cohérence profonde de l'œuvre, dans l'intelligence du montage qui permet au cinéaste d'approfondir sa conception du documentaire comme «objet fictif». Il est aussi dans la vitalité dont le film témoigne. «Soixante-huitard», Dindo a su réagir positivement à la mort de l'utopie. Sans tomber dans la nostalgie (Soutter) ou le désespoir (Tanner). «Je vis dans la conscience politique de la défaite, déclare-t-il. Faire des films, c'est, pour moi, faire le travail de deuil de cet échec. Le cinéma est ma manière de survivre et de garder ma liberté.» Pas étonnant dès lors qu'indifférent au 700^{me} de la Confédération, il n'ait pas jugé bon non plus de le boycotter: «Un tel acte est pour moi de l'ordre de l'amertume et de l'auto-exclusion. Pourquoi les Suisses n'arrivent-ils donc pas à faire de la rébellion quelque chose de créatif?»

Michel Egger